XIX° ANNÉE — N° 6 425 — VENDREDI 5 JUIN 1908

LA CROIX
DE ROUBAIX-TOURCOING

5 CENTIMES — 84, Grande-Rue 84. — 35, Rue des Ursulines — 5 CENTIMES

Bureaux — LILLE, 15, RUE D'ANGLETERRE, 15, LILLE. — TÉLÉPHONE : 672 — (POUR PARIS : 5, rue Bayard, 5)

CŒUR SACRÉ DE JÉSUS
J'ai confiance en Vous
(Ind. 300 j., Pie X.)

La Journée

Lors de la translation du corps de Zola au Panthéon, mercredi soir, il y eut des manifestations populaires de protestation très impressionnantes.

Le transport a été clandestin.

La cérémonie purement officielle s'est déroulée ce matin selon le programme.

A l'extérieur ont eu lieu de nombreuses et importantes manifestations contre Zola et les pouvoirs publics.

Au lieu d'un triomphe, ç'a été une huée immense dans laquelle le peuple de Paris a crié son indignation.

M. Gregori, journaliste, a tiré un coup de revolver sur Alfred Dreyfus qui a été blessé au poignet.

Il a été arrêté et mis au secret.

*

La séance de clôture du Congrès diocésain de Paris à la salle Wagram a eu un succès qui a dépassé toutes les espérances.

Près de 6 000 catholiques étaient massés dans la vaste salle absolument bondée.

Les discours de M. Jean Lerolle, de M. de Las-Cases et de Mgr Amette ont soulevé de frénétiques applaudissements.

La sortie au chant du « Credo » a été un spectacle incomparable.

Les résolutions adoptées au Congrès ont été ratifiées par l'imposante assemblée. La première se rapporte à la création générale des Comités paroissiaux.

*

Le Sénat siège aujourd'hui à 4 heures pour continuer la discussion du projet de rachat du réseau de l'Ouest.

*

L'enquête sur la grève sanglante de Vigneux se poursuit. Les dépositions sont contradictoires.

*

On nous signale de nombreuses régions que la chaleur est supérieure à la normale de la saison dans les années précédentes.

A Paris, notamment, on signale de nombreux cas d'insolation.

*

ÉTRANGER. — Le caïd Anflous a battu M'tougui, chef de la mehalla chérifienne.

Moulay-Hafid a envoyé des agents à Rabat demander à Abd-el-Aziz de se soumettre.

— Malgré les dépêches officielles rassurantes, la situation à Samos reste précaire.

— Les élections pour le Landtag prussien ont eu lieu hier : les socialistes y ont gagné cinq sièges.

— Les souverains de Suède sont à Copenhague. Le roi Gustave a échangé avec le roi Frédéric des paroles cordiales sur l'amitié des deux pays.

— La grève des étudiants a commencé à Vienne. Tous ces incidents sont la conséquence de l'intolérance des étudiants libéraux contre les catholiques.

ROME

Notre correspondant particulier nous téléphone :

Pèlerinage espagnol

Le Pape a reçu dans la salle Royale le pèlerinage espagnol. Les pèlerins ont été présentés au Saint-Père par l'évêque de Madrid, Mgr Salvador y Barrera qui, dans une éloquente adresse, a affirmé l'attachement de l'Espagne au Souverain Pontife. Le Pape a répondu qu'il savait que l'Espagne ne cédait à aucune nation pour l'attachement au Saint-Siège.

Les Romains au Vatican

Pour le Jubilé du Pape, il y aura une grande réception populaire des Romains qui aura lieu dans la cour de Saint-Damase ou dans les jardins du Vatican.

Examens de licence biblique

Pour la licence biblique, la Commission d'examen a, hier soir, déclaré admissibles 7 candidats sur 10.

Les examens oraux commenceront jeudi au Vatican.

Don Murri aggrave sa révolte

Le *Giornale d'Italia* remplit la première page d'un article écrit par l'abbé Murri dans le dernier numéro de sa revue. L'abbé Murri y annonce qu'il a refusé de signer la déclaration que lui demandait au nom du Saint-Siège son archevêque pour lui rendre ses pouvoirs sacerdotaux. « J'ai cru que mon devoir d'homme et de prêtre, dit l'abbé Murri, me commandait de refuser cette déclaration. J'assume la responsabilité du refus que j'aurais voulu éviter, mais auquel j'ai été contraint. » A la grande joie des anticléricaux, l'abbé Murri aggrave ainsi sa révolte ouverte. Ces prétextes ne résistent pas à l'examen. Ils se résument dans la conviction que l'abbé Murri sait mieux que le Pape ce qui est utile au bien de l'Église.

Pauvre dévoyé !

B. S.

Boîtes aux lettres

C'est inouï tout ce que les particuliers trouvent maintenant dans leurs boîtes aux lettres.

S'il est avisé et s'il entoure l'enfant de ce culte du respect qu'avait conservé la décadence romaine elle-même, le chef de maison ne s'en remet plus à personne du soin de « prendre le courrier ».

Lui seul a la clé, et il opère lui-même la levée. Car on trouve de tout dans le fatras d'imprimés qui accompagne les lettres.

Et parmi ce tout, parmi les prospectus financiers et les banales réclames commerciales, on trouve presque infailliblement des papiers immondes, dont la place serait plutôt dans les poubelles.

L'impudeur des *mercanti* ne connaît plus de bornes. Par l'intermédiaire des postiers et surtout des agences de distribution, ils nous inondent de leurs produits obscènes.

C'est un débordement de littérature malthusienne et arétine. Bilboquets, tracts et brochurettes, illustrées ou non, annonces provocatrices et excitatrices de livres infâmes, pénètrent ainsi, par la fente de la boîte aux lettres, dans les demeures les plus étroitement gardées et les foyers les mieux clos.

En fait, l'on ne voit guère, en dehors de la vigilance du père, de moyen pratique d'empêcher cette insidieuse infiltration de la boue dans le sanctuaire de la famille.

Sans doute, il y a là un délit nettement spécifié par la jurisprudence. Il résulte d'un arrêt de la Cour de cassation du 10 mars 1900 que l'envoi à domicile d'écrits ou d'images obscènes, qu'il ait lieu par la voie de la poste ou par distribution spéciale, est délictueux, même quand il se fait sous pli fermé. Un autre arrêt va jusqu'à déclarer qu'il y a encore délit lorsque l'envoi se fait sur la demande du destinataire, souvent trompé par des prospectus adroits qui éveillent la curiosité, sans laisser soupçonner le caractère infâme des produits proposés.

Mais, pour établir ce délit, il faut le faire constater, puis il faut rédiger une plainte et l'adresser au Parquet, toutes formalités qui dépassent habituellement les limites de la volonté et de l'effort que savent apporter les honnêtes gens dans la revendication et la défense de leurs droits.

Puis, il faut bien le dire, on ne rencontre auprès des Parquets qu'une bonne volonté toute relative à donner suite à ces plaintes.

Je parcourais, ces jours-ci, quelques pages du *Manuel pratique pour la lutte contre la pornographie*, publié par M. le sénateur Bérenger, et c'était navrant de voir revenir à chaque instant des constatations comme celles-ci : « Le Parquet n'a pas encore, à ma connaissance, exercé de poursuites. » — « Des poursuites, malheureusement encore fort hésitantes, ont été exercées. » — « Leur audace, accrue par une trop longue tolérance, n'a plus de bornes. » — « La lenteur regrettable des poursuites », etc.

Si bien que la législation est très ferme, très complète ; les lois de 1882 et de 1898 fournissent pour la guerre à la pornographie un arsenal fort bien pourvu. Mais ce sont là des lois existantes qui n'ont pas l'avantage, comme certaines autres, de stimuler le zèle de la force publique.

Et cela se comprend, l'Etat lui-même est, dans tous ses domaines, d'une tolérance scandaleuse vis-à-vis de la pornographie. Beaucoup de bureaux de tabacs où il tient comptoir sont loin d'être les plus édifiants et les plus moraux de tous les débits. D'abord presque tous sont convertis en buvettes : l'Etat marchand de bière, vins et liqueurs, voilà où nous a conduits le monopole. De plus, à côté de ses drogues, l'Etat mastroquet ouvre habituellement un rayon de journaux et cartes postales. Et l'on y voit s'épanouir souvent dans toute son impudeur l'obscénité par l'image et l'imprimé.

Même les chemins de fer de l'Etat sont les plus mal surveillés à ce point de vue, et M. Bérenger cite un fait où toutes les Compagnies se sont conformées avec la plus grande bienveillance aux mesures réclamées par lui, sauf le réseau de l'Etat.

Les Parquets sentent très bien qu'en haut lieu le zèle contre les papiers orduriers est un peu considéré comme une manifestation réactionnaire.

Cela se sentait bien aussi dans ce Congrès international qui vient de se tenir à Paris pour la répression de la pornographie et de la licence des rues.

L'Etat s'est désintéressé tant qu'il a pu de l'effort magnifique de tant d'honnêtes gens venus de tous les pays se concerter en vue de faire régner un peu plus d'hygiène morale dans notre société.

Et il en résultait qu'une gêne visible planait sur cette assemblée. Un orateur en vue qui la sentait et la partageait en est venu, dans son discours, à faire des réserves et des exceptions telles qu'elles annihilaient toute la portée de sa thèse honnête.

On s'est cru obligé, par le scandale du moment, à faire des *distinguo* impossibles entre la boue et la fange.

Pour ne pas froisser le gouvernement, me disait quelqu'un, on a dû séparer la question de lard de la question de graisse, comme si l'une et l'autre n'étaient point crasseuses.

En se solidarisant avec le plus méphitique pornographe du XIX° siècle, l'État s'est désarmé lui-même.

Il ne peut plus, décemment, réprimer l'indécence.

Et il en est résulté, il est résulté de toutes ces complaisances et apothéoses... zolatrines, une crue nouvelle de la littérature vaseuse.

Les plumes et les crayons qui... puent du bec s'en donnent à cœur joie. Ils redoublent l'abondance et l'infection de leurs déjections. Il semble qu'en remuant la terre du cimetière Montmartre et en exposant au grand air le cerveau où tant d'ignominies ont grouillé et la main qui en a fait de si abondants épandages, on ait percé l'outre des vents impurs et déchaîné sur nos théâtres, notre littérature et notre art, une peste morale qui sème la pourriture.

Voilà pourquoi vous faites pour ainsi dire œuvre de réactionnaire et devenez suspect de cléricalisme dès que vous protestez contre cet envahissement du méphitisme officiel et garanti par le gouvernement.

Voilà pourquoi la Justice est sourde quand vous faites appel à son glaive.

Voilà pourquoi les agents ont la main si lourde quand vous criez au scandale devant le scandale : le passage à tabac comme le débit de tabac est au service de la pornographie.

Et c'est dans l'ordre : l'ordre du désordre. Comment voulez-vous que la morale soit protégée et vengée là où règne cette grande entreprise de dépravation publique et privée qu'est la Franc-Maçonnerie ? C'est comme si on demandait aux apaches de lutter contre la cambriole.

CYR.

Gazette

Les ah! de M. Zola

Extrait de *Rome* :

Ah ! cette voie Appienne ! ...
Ah ! cette avenue pompeuse de la mort en pleine campagne ! ...
Ah ! ces tombeaux dans la campagne rase !.
Ah ! ces catacombes des premiers chrétiens !...
Ah ! ces tombeaux des papes à Saint-Pierre !...
Ah ! cette ruine de fleuve !...
Ah ! ce fleuve mort, quelle sourde voix !...
Ah ! ce musée immense composé de salles sans fin !...
Ah ! cette œuvre de Michel-Ange !...
Ah ! ces marbres polychromes !...
Ah ! Botticelli, Botticelli !... Ah ! les bouches de Botticelli !... Ah ! les yeux de Botticelli !...
Ah ! cette colossale demeure, somptueuse et mortelle !...
Ah ! la villa Mattéi sur la pente du Cœlius !...
Ah ! ce Némi, quel souvenir ineffaçable !...
Ah ! ce Frascati, sur son mamelon verdoyant !...
Ah ! ce Jéhovah !...
Ah ! ces Césars !... Ah ! cette toute-puissance d'Auguste !... Ah ! ces papes !... Ah ! ce Pape !...
Ah ! ces Franciscains !...
Ah ! ces Dominicains !...
Ah ! ces Jésuites !...

— Voilà, évidemment, des *Ah ! trop cités* comme a dit un calembour.

Fécondité

De Saint-Amand (Cher) :

A Colombiers, petite commune de notre arrondissement, un agriculteur possède une chienne qui vient de mettre bas dix-huit petits. Cette même chienne en a eu une fois seize et une autre fois quatorze.

Au concours des chiens y a-t-il quelque prime pour une telle fécondité ?...

Un chou plus géant encore!

Nous recevons cette lettre :

Dans votre numéro du 2 juin, vous annoncez un chou géant de Paimbœuf qui atteint 3m,85.

M. André Vincent, entrepreneur à Xauton (Vendée) en possède un dans son jardin qui mesure 3m,92 de haut et 3m,45 de circonférence; il entre en fleurs et promet beaucoup de graines.

On se croirait chez Nicolet. C'est de plus en plus fort !

Il y est !

Hier soir, Zola n'est pas entré au Panthéon en triomphateur ; il s'y est réfugié en fuyard. Les chevaux du fourgon qui le transportait, tout surpris de sentir le fouet, habitués qu'ils étaient à une allure de respect, galopaient dans un vertige de *débâcle*. Ils butaient dans une rue barrée... « Abattez la barre », et la dépouille mortelle roulait cahotée sur les cailloux et débris des réparations. Qu'importe ? le peuple ne pouvait approcher et ses clameurs n'étaient que lointaines — ils prenaient des *voies détournées, basses, étroites et sales...* — « plus vite, plus vite encore... les clameurs approchent, le peuple n'est pas loin, le voilà, au galop!... » Mais il n'y avait pas que le peuple qui suivait, il y avait le peuple qui attendait !... Sur la place du Panthéon, la clameur fut immense : « A l'eau, Zola ! » et vite, on l'escamota dans le Panthéon. Il était sauvé !... Ah ! comme Zola vivant aurait bien décrit la *Débâcle* de Zola mort ! Cette fois, au moins, quelque ordurière que fût sa peinture, elle eût été vraie !

Et c'est la loi, une loi sectaire, aveugle, arrogante et coûteuse, une loi, défi au patriotisme, à l'honneur et à la pudeur de la France, une loi, concentrée de toutes les plus *basses passions*, c'est cette loi-là qui soulève la colère et l'indignation du peuple contre la mémoire d'un homme qu'il commençait à oublier... peut-être par générosité.

Tirer Zola de sa tombe pour le grandir ! On ne l'en a tiré que pour l'abaisser plus bas qu'il n'était.

Et si les enfants qu'il eut, Pierre et Denise, qui étaient là, pauvres jeunes gens, venaient à demander : « Pourquoi tant d'opprobre, pourquoi tant de colères, pourquoi tant d'avilissement ? qu'a donc fait notre père ?... montrez-nous ses livres.. » il n'est pas une mère, pas une, quelle qu'elle fût, qui consentît à en souiller leurs mains ! qui consentît à les faire lire à Denise !

Le plus sanglant outrage qu'on puisse lui jeter est celui qui sort à cette heure de milliers de poitrine, c'est le cri de : « Vive l'armée ! Vive ce qu'il a maudit, calomnié, traîné dans la boue! » Ce cri résume tout ce que le peuple français a de respect, d'amour, d'admiration et de reconnaissance pour elle, tout ce qu'il a de malédictions, de mépris et de dégoût pour lui !

La loi — cette même loi — l'a condamnée, la grande insultée, à être présente à la glorification de son insulteur. — Elle y est ; de tous les sacrifices commandés par la discipline, c'est le plus monstrueusement cruel ; mais elle l'accepte comme les autres ; elle y est... seulement le peuple la venge, il transforme la cérémonie ; l'armée n'est pas à la glorification de Zola, elle est à son enfouissement dans le mépris, elle est à sa propre glorification par le peuple qui burine dans l'histoire :

A l'armée, la patrie reconnaissante.

J. B.

Je tiens à réparer un oubli que j'ai fait hier dans mon article, sur l'arrêt du tribunal des conflits : cet arrêt a été rendu, conformément aux conclusions remarquables de Me Le Marois, avocat à la Cour de cassation et au Conseil d'Etat.

Je signale celui-ci à la reconnaissance des pères de famille, comme je signalerais les honorables et dévoués défenseurs de M. Girodet devant le tribunal et la Cour de Dijon, si j'avais l'honneur de connaître leurs noms.

J. B.

Zola. — Décidément, il tient au sol !...

Dans ce dessin, paru dans le *Psst* du 18 mai 1898, Poiré, dit Caran d'Ache, constatait comme on le constate aujourd'hui, que, malgré Zola, l'amour de l'armée a de profondes racines dans le pays.

ZOLA AU PANTHÉON

Le peuple de Paris crie son indignation au président de la République, aux ministres, aux personnages officiels

Dreyfus est blessé de deux coups de revolver

Vous souvient-il des journées enfiévrées du procès Zola lorsque la foule menaçante entourait le Palais de Justice, lorsque des centaines de policiers avaient toutes les peines du monde à protéger l'insulteur de l'armée ? Nous avons revécu, hier soir et aujourd'hui, cette époque mémorable. Toute la police de Paris mobilisée n'a pu empêcher l'indignation populaire d'éclater, de se manifester aux oreilles des maîtres de l'heure par une tempête de cris, de sifflets, d'imprécations.

Il était 8 heures du matin lorsque la police a pris possession des abords du Panthéon, fait évacuer les terrasses des cafés et fermer les grilles du Luxembourg.

A 8 h. ½, les curieux sont déjà rassemblés, au nombre de plusieurs milliers, boulevard Saint-Michel, rue Soufflot et dans les voies adjacentes.

Et le flot monte toujours. Tout le quartier est noir de monde lorsque, vers 9 heures, la garde républicaine et les gardiens de la paix font évacuer la chaussée de la rue Soufflot pour le passage des invités.

Et les manifestations commencent aussitôt. La première voiture où se prélasse un vague inconnu est accueillie par les cris : « Conspuez Zola ! A bas Zola ! » Puis, c'est un officier en grande tenue : « Vive l'armée ! » hurlent des milliers de voix. Et ce sera ainsi jusqu'à la fin.

Sur le passage des civils, on criera : « Conspuez Zola ! » et les militaires seront salués par des *acclamations patriotiques*.

Mais, dès les premières clameurs, la police, elle aussi, entre en campagne. Plusieurs centaines d'agents en bourgeois sont disséminés dans la foule. Ils essayent de cueillir les plus turbulents, mais le formidable remous les oblige à travailler au petit bonheur. Les gardiens de la paix en uniforme viennent à la rescousse ; ils cernent des groupes entiers et font des arrestations en masse.

Les amis et ennemis sont confondus. Un chansonnier se débat entre les mains des agents. Il hurle : « Vive Zola ! A bas la réaction! Entendez-vous, sales flics! » Mais les flics sont insensibles aux considérations politiques. Le chansonnier reçoit un coup de pied dans le derrière pour le mot flic, et est poussé avec un lot de patriotes vers la caserne de la rue de Tournon.

A 9 heures, il y a déjà plus de deux cents arrestations, et les agents continuent à opérer avec une véritable rage. Le service d'ordre est sous les ordres de M. Touny ; mais c'est M. Orsatti qui a la charge ingrate et délicate de supprimer les manifestants avant le passage des ministres et surtout du président de la République.

Il va, vient, court, crie, menace, s'éponge le front, ruisselant de sueur.

— Mais taisez-vous donc ! hurle-t-il ; assez de cris de : « Vive l'armée ! »

Mais les manifestants n'ont aucun égard pour les menaces ou les supplications du malheureux divisionnaire. Ils redoublent leurs cris ; les sifflets font rage.

Tout à coup, une bande entonne une chanson. Toutes les oreilles se dressent, et voici ce que nous entendons :

Soleilland au Panthéon
Tontaine
Soleilland au Panthéon
Tonton.

Et des milliers de voix répètent le sinistre refrain.

M. Touny lève les bras au ciel avec désespoir ; les gardes républicains à cheval rient effrontément sans crainte des chefs et des mouchards. Ce sont des scènes inénarrables.

Mais voici des cochers aux cocardes tricolores, des voitures officielles. Chaque ministre est accueilli par un concert d'imprécations suivi d'une charge de police et de nombreuses arrestations. Nos gouvernants sont d'ailleurs tous venus en voiture fermée, à l'exception de M. Ruau et de M. Briand.

Les dragons qui servent d'escorte aux bureaux de la Chambre et du Sénat sont salués par de chaleureuses acclamations.

Mais l'escorte présidentielle est signalée. Les agents chargent les manifestants avec une véritable fureur. D'un seul coup de filet, on en arrête plus de 50 à l'angle de la rue Toullier. Il faut bien préparer le passage du maître. Mais rien n'y fait : le maître doit entendre les cris de : « Vive l'armée ! » qui saluent les cuirassiers de son escorte, les hou ! hou ! les sifflets qui lui sont adressés à lui, et les cris suspects de : « Vive Clemenceau ! » que poussent avec persévérance une dizaine d'individus qui courent à la hauteur de la voiture, entre les cuirassiers et le barrage d'agents.

Dans le Luxembourg, on manifeste avec plus d'enthousiasme, plus d'acharnement encore, derrière les grilles fermées. Là, pas d'agents à craindre ; aussi s'en donne-t-on à cœur joie.

LA CÉRÉMONIE OFFICIELLE

De la cérémonie du Panthéon, je ne dirai que quelques mots. Elle eut lieu dans la plus officielle et la plus stricte intimité. Nous y avons retrouvé la plupart des figures du procès Zola et du procès Dreyfus. S'il est vrai, comme le prétend ce matin M. Jaurès, que « la rumeur d'outrage qui enveloppe le nom et le cercueil de Zola est une rumeur de gloire », tous ces gens-là auraient dû avoir le visage radieux et triomphant, car la rumeur d'outrage dépassait toutes les prévisions. Mais sans doute leur philosophie n'est-elle pas à la hauteur de celle de M. Jaurès, car ils étaient mornes, abattus et irrités. Leurs propos n'étaient faits que d'invectives contre la foule « stupide » et le « ministère complice ».

Oui, dans ce monde, dont MM. Clemenceau et Picquart furent aux temps héroïques les plus beaux ornements, on parlait avec méfiance, avec aigreur, avec colère même du gouvernement et de son chef. Ce sont des aveugles et des ingrats. M. Clemenceau leur a rendu un signalé service en réduisant la glorification de Zola à une cérémonie à l'intérieur du Panthéon, sous la protection des troupes. Le transfert clandestin du cercueil odieux a été troublé par la foule irritée. On pense avec effroi à ce qu'eût été une tentative de cortège triomphal à travers Paris.

Le cercueil d'Emile Zola est déposé sous le haut *catafalque* qui se dresse au milieu du transept sous la coupole.

La décoration est assez réussie. Les travées sont ornées de grandes draperies jaune-or, qui portent en leur centre les initiales d'Emile Zola, blanc argent, et sur lesquelles sont jetés des tulles violets. Ces draperies sont surmontées de faisceaux de drapeaux tricolores. D'immenses massifs de fleurs ont été disposés à gauche et à droite.

Le président de la République descend de voiture à 9 h. ½. La musique de la garde républicaine et trois musiques militaires groupées devant le Panthéon, jouent la *Marseillaise*.

L'hymne national est exécuté également dans l'intérieur du monument, à l'entrée du chef de l'Etat, par l'orchestre et les chœurs de la Société des concerts du Conservatoire.

Puis on a fait un peu de musique et M. Doumergue a prononcé un discours.

Combien terne, insignifiante, cette harangue ! En voici la péroraison.

Cet honneur et cette reconnaissance, malgré que grondent encore les rancunes inassouvies et les colères exaspérées de ceux qui défendirent l'erreur et qui veulent, malgré l'évidence, soutenir le mensonge et l'injustice, sont purs de tout esprit de revanche et de toute pensée de provocation. Leur inspiration est plus noble et plus généreuse. *Ce n'est point par de la colère ni par de la haine que la nation reconquise à la vérité et à la justice doit répondre à ceux qui s'obstinent à prêcher la haine et à répandre l'esprit d'iniquité parmi les citoyens.* Sans leur trouver des excuses, elle ne saurait leur refuser sa pitié, et si elle s'irrite de leurs résistances elle doit se souvenir que c'est en luttant contre eux que s'entretiennent et se fortifient le courage et l'ardeur de ceux qui ont placé leur idéal social dans une vérité toujours plus grande et dans une justice toujours plus haute. Le progrès de l'humanité sort de ces batailles et de ces déchirements où l'âme nationale se forge d'un métal plus pur et plus résistant.

C'était la conviction, la foi profonde de Zola, celles qui l'ont soutenu aux heures d'angoisse et qui l'ont gardé du découragement quand les voiles s'épaississaient devant l'image de la vérité.

C'est à l'héroïsme qu'elles lui ont inspiré que nous avons voulu rendre hommage ; notre conscience est assurée que l'avenir qui verra se lever « la moisson de bonté, d'équité et d'espérance infinie » qu'il a aidé à semer, le ratifiera en s'y associant.

L'accent méridional et la voix criarde du ministre de l'Instruction publique ont encore souligné le vide de ce discours.

Veut-on connaître les morceaux qui ont été exécutés au cours de la cérémonie ?

On a joué d'abord la *Marche funèbre* de la *Symphonie héroïque*, de Beethoven, puis, après le discours du ministre, le finale de la *Symphonie avec chœurs*, de Beethoven, et le *Chant du départ*.

A l'issue de la cérémonie, le président de la République, les ministres, les corps constitués se placent devant le Panthéon pour assister au défilé des troupes de la garnison.

A-t-on voulu épargner à nos soldats une partie de l'humiliation ? C'est devant un cénotaphe qu'ils paradent, que les drapeaux s'inclinent. On a laissé le cercueil à l'intérieur du Panthéon dont pour plus de sûreté on a même fermé les portes.

Dans les cérémonies de ce genre, le défilé des troupes est toujours suivi du défilé du public.

Il en fut ainsi l'an dernier, pour Berthelot. Mais c'eût été folie de laisser la foule approcher du cercueil. Aussi l'a-t-on remisé dans les caveaux du Panthéon qui restera fermé jusqu'à samedi.

Savez-vous de quel sujet s'entretenaient à voix basse les personnages officiels, les députés, les journalistes ? Du drame mystérieux de Vaugirard. La fin tragique du peintre Steinheil évoquait invinciblement le souvenir d'une autre mort non moins mystérieuse qui fut le point de départ du triomphe d'une nouvelle politique, du triomphe de Dreyfus.

A. JANNE.

Un attentat contre M. Alfred Dreyfus

La cérémonie était à peine terminée, le président et le cortège officiel se dirigeaient vers le péristyle. Le défilé des troupes allait commencer ; le général Dalstein faisait le salut en passant devant le président, lorsque deux coups de feu éclatèrent dans l'édifice à droite du catafalque devant la tribune.

La grande porte est immédiatement fermée. Une violente panique se produit parmi les assistants qui se ruent affolés, en criant, vers les portes latérales.

C'est un journaliste, M. Grégore, rédacteur au *Gaulois* et la *France militaire*, qui, en descendant des places réservées à la presse s'était dirigé à travers la foule vers M. Alfred Dreyfus, debout, avec sa femme, ses enfants et son frère, auprès d'un massif de verdure et, sans proférer aucune parole, tira sur lui deux coups de revolver en pleine poitrine.

L'une des balles laissant une éraflure sur le bras de M. Dreyfus, se perdit en l'air ; la seconde l'atteignit au-dessus du coude, dans le gras du bras.

Le garde du Panthéon, Cassan, se précipita sur M. Grégore et le maintint à coups de poing, pendant qu'un garde républicain écartait avec son sabre les assistants très surexcités qui menaçaient de